
ignore qu'ils font suite la plupart du temps aux lectures critiques auxquelles ont déjà donné lieu des oeuvres très étudiées comme celles de Maryse Condé ou Simone Schwarz-Bart.

J'ai beaucoup aimé les déplacements idéologiques qu'occasionne la lecture de *Pluie et vent sur Télumée miracle* par Kathleen Gyssels. Avec la mise en place du concept d'insularisation, Mireille Rosello réactualise profondément l'arrière-plan psycho-culturel des *Derniers rois mages* et de *La Traversée de la mangrove* et peut-être, au-delà, de toutes les littératures de qualité insulaire. Marie-Agnès Sourieau fait une lecture socio-raciale de l'identité éclatée au plus près du texte de *La Vie scélérate*. Pour Ginette Adamson, Yanick Lahens permet de planter les jalons "d'une écriture haïtienne autre, tournée vers le présent" (présentation bibliographique, 105). Ilona Johnson et Christiane Makward éclairent et situent judicieusement les écritures de Françoise Ega et Mayotte Capécia dans l'évolution d'un discours antillais. Et puis, qu'une lettre-confession-analyse émouvante de *L'Autre qui danse* par son auteur, Suzanne Dracius, termine cette collecte est certainement symptomatique de l'originalité diverse du volume où un "tissage" subtil entre les textes concilie avantageusement le travail d'écrivain, d'écriture et de critique.

Doit-on saluer au passage le rôle qu'ont pu jouer dans la bonne marche de l'entreprise les conférences annuelles du Conseil International d'Etudes Francophones auquel bon nombre de participants à ce recueil ont participé au cours des dernières années ? A commencer par les deux universitaires qui ont pris la responsabilité d'en rassembler les éléments et la présence emblématique de Ginette Adamson, sa Directrice pendant plusieurs années, elle-même spécialiste de littérature antillaise, pour la Préface. C'est, à mon avis, le talent "rassembleur" de nos deux éditrices qui fait la richesse intellectuelle, académique et humaine de ce gros travail de 400 pages et redonne sa noblesse au qualificatif d'éclectique que j'utilisais plus haut.

Michel Laronde
University of Iowa

Émile Martel. *Le Faiseur d'Iles.* Trois-Rivières (Québec): Écrits des Forges, 1997. 60 pages.

Ce recueil contient quarante-sept poèmes en prose d'une longueur qui va de deux ou trois petits paragraphes à une page et demie. Poèmes en prose qui tournent autour d'une métaphore filée "de faiseur d'îles," cette profession annoncée dès le départ par le géographe-poète. Émile Martel réussit à merveille à circonscrire ces îles de rêves véritables, espaces imaginaires où le processus créateur et la poésie s'adonnent à coeur joie. Cependant, notons bien que la construction poétique dans ce cas précis se fait non

seulement dans la contemplation, l'invention, la réflexion, mais aussi dans une véritable concrétude où les doigts et les ongles, les mains et les paumes, participent de plein-pied, pour ainsi dire, aux élans de création insulaire.

Fluidité et solidité, eau et terre constituent les principes fondamentaux de cette cartographie plurielle où île et continent dialoguent au delà de toutes les entraves. Très tôt dans ce recueil la métaphore filée poursuit son chemin, assumant des printemps de lumière et des tempêtes de neige dans une complicité toute teintée de pudeur.

Le parallèle est bien établi entre le paysage végétal, géologique, animal et humain de l'île avec celui de la poésie, ces espaces infinis d'un processus créateur faisant appel lui aussi aux quatre éléments dont nous disposons tous pour accomplir notre tâche. Eau, terre, feu et air permettent à l'inventeur-poète d'épuiser dans l'extravagance et dans la rigueur ses matériaux tangibles et invisibles: "Il faut comprendre que les matériaux dont nous disposons sont d'une variété infinie et que nous avons, pour leur usage, une totale liberté" (20). Nous assistons alors à la construction de pays inventés, d'oasis créateurs, d'îles funambulesques, de continents miraculeux . . . toutes ces inventions qui révèlent la grandeur de l'homme. Émile Martel souligne bien le côté créateur depuis les choses les plus infimes jusqu'à la création du monde. Mais tout acte créateur est indubitablement lié à la question temporelle et à celle de l'absolu. Ainsi, ces trois questions fondamentales: "... feras-tu en mon nom une chose éternelle?// Quelle autre origine trouver pour l'éternité? Quelle divinité en l'homme si ce n'est celle-ci?" (23). Interrogations fondamentales qui éveillent chez le poète "une certaine aptitude au déplacement poétique, une force pour demain et, plus tard, une maîtrise dans la factorie des îles" (24).

Émile Martel poursuit la métamorphose de sa métaphore filée en lui faisant extraire les vérités les plus variées d'un Moi à la recherche de l'éternel en lui. Ses actes de création sont accompagnés par une sorte d'auto-réflexion sur le processus créateur. Le poète nous suggère même une sorte de méthode critique qu'il aimerait voir appliquée à son propre ouvrage. La volonté de créer ne cesse de nous entraîner dans tous les domaines jusqu'au "rôle de Dieu" même si le poète insiste sur le fait qu'il ne croit pas en Lui, ni en son existence "hors le temps et hors l'espace." C'est justement là que les "faiseurs de géographie" sont d'accord pour trouver le noyau de la terre et les gestes de la création. Et le poète de conclure, "S'il était là, je sais qu'on aurait envers lui une déférence première" (37).

Ce recueil, invitation au voyage à travers la création dans tous ses états, révèle l'ingéniosité de l'approche d'un poète qui ne cesse de nous étonner par la variation sur le même thème.

Hédi Bouraoui
Université York